

Lettre de Suisse romande

Objektyp: **Group**

Zeitschrift: **Schweizer Monatshefte : Zeitschrift für Politik, Wirtschaft, Kultur**

Band (Jahr): **35 (1955-1956)**

Heft 11

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

<http://www.e-periodica.ch>

LETTRE DE SUISSE ROMANDE

Il a neigé. J'écris ces lignes devant un paysage de blancheur et de pureté. La terre a perdu sa rudesse; de la plaine à la montagne, règne une étrange douceur où l'on retrouve peut-être, au-delà de la réalité, la magie des souvenirs de l'enfance. N'importe. En ces premières heures de l'année, la vallée du Rhône est belle comme une vaste église blanche décorée de lis pour le mariage d'une princesse.

On sait que nos hôtels de montagne sont remplis jusque dans leurs baignoires d'une clientèle avide de repos, d'air vif, d'ébats dans la nature. Plus nous nous entourons de confort, plus nous recourons à la technique et plus nous avons besoin de retourner à nos origines. Dans les grandes villes, on ne s'apercevra bientôt plus du changement des saisons; température égale, air climatisé, frigorifiques, plafonds chauds; mais un sûr instinct ramène les gens dans la nature. On n'a jamais tant couché à même le sol que depuis que les raffinements de notre civilisation nous ont donné des chairs trop molles. On campe à qui mieux, le long de nos routes; on se lave au ruisseau, on se baigne dans la rivière, on se roule, au petit matin, dans les rosées comme si toute une part de nous-mêmes nous rappelait que nous fûmes d'abord jardiniers et paysans, dans un parc, un champ ou une vigne. Et maintenant, l'hiver, c'est à qui affrontera le froid, le vent, la tempête, et le vertige de la chute, à travers des pentes qui eussent donné le frisson à nos pères. Compensation, dira le psychologue. Il faut bien ajouter que la mode y est pour beaucoup. — J'étais à Crans, à Villars, à Zermatt ou à Davos, disent les gens bien, en parlant de leurs vacances d'hiver. Il n'est pas besoin d'autres références.

Mais comme la mode a raison quand elle ramène les gens à la santé, au repos, à la joie du silence, à la simplicité de la montagne! Comme la vaine agitation des villes paraît stérile, là-haut, soudain! Quelle réserve de globules rouges, de patience, de calme et de sérénité n'allons-nous pas faire en ces journées de ski qui nous remettent en face de nous-mêmes! On se demande si une certaine agitation politique n'est pas simplement le fait de gens survoltés, surexcités, à bout de nerfs. On devrait exiger des chefs de gouvernements, sinon de l'adresse au slalom (ils n'ont que trop tendance à éviter les obstacles), du moins deux heures de promenade champêtre quotidienne. On se demande, entre parenthèse, comment les députés français peuvent résister au régime des séances nocturnes à jet continu. Il est un certain ordre de la nature que l'on ne viole pas impunément.

Les fabricants de cartes de nouvel-an aiment à reproduire sur le carton léger l'image empruntée aux skieurs d'une longue piste droite dans la neige. Ainsi voudrait-on que soit notre année, sans chute et sans zigzags. Acceptons — en l'augure —. Sur le plan national, on souhaite que s'efface ce qu'il est convenu d'appeler le *malaise romand* et dont plusieurs journaux se sont plu à nous entretenir. Méfiance réciproque née surtout de cette absurde initiative dite *de la Colombe* lancée par un humoriste qui n'aura pas été le dernier à s'étonner du crédit que l'on accordait à ses plaisanteries. Du coup, l'on a vu se manifester, contre l'armée, pas mal de mauvaise humeur. Mais ici, je ne suis pas sûr que l'on ait eu raison de prendre au tragique quatre-vingt mille signatures. Que de gens ont signé «pour voir», dans l'intention de faire enrager M. Kobelt! Et puis, il y a tous les petits gars qui ont été secoués, un jour ou l'autre, pendant leur école de recrues, et qui prennent ainsi leur revanche; les caporaux qui ne sont pas devenus lieutenants: les premiers-lieutenants qui ne sont pas devenus capitaines et qui estiment dès lors que l'armée est mal commandée et qu'il est temps que ça change. Mais combien, vraiment, de ces citoyens eussent, placés en face de leurs responsabilités,

voté l'initiative? Quelques milliers, sans doute. Moins, je le crois, qu'on ne l'a imaginé.

Pourtant, il faut bien le dire, il est, en Suisse romande, un petit journal qui passe son temps à tout salir, à tout critiquer, à tout démolir, au nom de rien, au nom de la bonne affaire que cela représente, sans doute. Les magistrats sont imbéciles et malhonnêtes; les colonels, sans exception, des brutes et des sots; il n'est de bon, il n'est de bien qu'à la rédaction de ce fouille-poubelles. Et la petite feuille s'en va partout porter ses insinuations, ses jeux de mots, ses calambours, ses jalousies, son fiel et ses commérages. Entre la liberté de la critique et la liberté de tout salir, nous avons appris qu'il y avait toute la marge de la dignité du journaliste et du journalisme. Qu'à cela ne tienne! Salissons.

Ce travail de sape est plus pernicieux qu'il n'y paraît, plus perfide qu'il ne semble. Il rongé tout respect de l'autorité, abolit tout sentiment de hiérarchie, détruit toute confiance en ceux qui ont la responsabilité de la conduite des affaires publiques. Comment obéirions-nous à des magistrats indignes, ou simplement stupides? Comment accepterions-nous de faire un effort pour une défense nationale qui n'a plus de sens et que des crétins organisent parce que tel est leur avantage? *Le malaise romand*... Je me rappelle avoir été consterné, à Paris, chez les chansonniers; la pauvre Madame Coty faisait les frais, cette année-là, de leurs plaisanteries. Elle est morte et l'on a appris que c'était une femme admirable, au cœur d'or. A tous ceux qui les écoutaient, les chansonniers faisaient entendre que c'était seulement une grosse dame un peu stupide et maladroite.

Je sais bien que l'on a mauvaise grâce à contester aux chansonniers le droit d'avoir de l'esprit. Ne pourraient-ils pas en faire un meilleur usage? Qu'ils défendent les petites gens contre les margoulines, le bon peuple contre les entreprises qui le menacent; qu'ils nous amusent à nos propres dépens, au besoin. Mais qu'ils ne confondent pas drôleries et calomnies. Notre grand pays voisin a su ce qu'il en coûte de laisser saper toutes les forces vives par des faiseurs de bons mots.

Ce *malaise*, pour tout dire, nous paraît plus vaudois que romand. Je ne vois pas qu'il atteigne Neuchâtel et Fribourg, Genève et le Valais, du moins, ne les atteint-il pas de la même manière. Nulle part, les surprises n'ont été aussi grandes que du côté de Lausanne, aux dernières élections. Là, les victimes de la petite feuille furent de taille. Mais surtout, que nos amis de la Suisse-alsacienne n'aillent pas commettre l'erreur de penser que la Suisse romande entière est atteinte d'anémie pernicieuse parce que des plaisantins gagnent largement leur vie à le faire croire.

Parmi ceux qui travaillèrent le plus efficacement, le plus intelligemment à combattre, dans le canton de Vaud, l'influence de ce défaitisme systématique se trouvait M. Jacques Freymond qui vient de quitter Lausanne pour assumer, à la place de M. William Rappard, la direction de l'*Institut universitaire de hautes Etudes internationales*. On sait que cet établissement de renommée mondiale fut créé en 1927 par le maître qui le quitte aujourd'hui et qui sut intéresser à son entreprise aussi bien l'Université de Genève que la Fondation Rockefeller et la Confédération. L'enseignement dispensé par l'Institut est rigoureusement scientifique, qu'il s'agisse de droit, d'économie ou d'histoire, de politique ou des questions sociales. Des maîtres éminents en répondent, un Röpke, un Guggenheim, un Raymond Aron, par exemple.

Celui qui succède aujourd'hui à M. Rappard est doté à la fois de remarquables qualités intellectuelles et de sens pratique. Professeur d'histoire à l'Université de Lausanne, rédacteur de politique étrangère à la *Gazette de Lausanne*, il a fait de longs séjours aux Etats-Unis où il a pu se familiariser avec les méthodes des universités américaines. Auteur de plusieurs ouvrages, très averti des problèmes de politique contemporaine, il aura sans doute continuer glorieusement la tâche

entreprise par son prédécesseur. La Suisse est fort intéressée par une telle réussite. L'Institut n'accueille-t-il pas les élèves d'une cinquantaine de nations? Ces élèves ne seront-ils pas demain, pour la plupart, des dirigeants dans leurs pays? Les impressions, les connaissances qu'ils emporteront de chez nous peuvent avoir des répercussions multiples sur lesquelles il est inutile d'insister.

Un autre de nos écrivains est en passe d'acquérir une vaste audience: M. *Léon Bopp* à qui un essayiste anglais vient de consacrer une thèse importante, soutenue devant les maîtres de l'Université de Londres. *Léon Bopp, le romancier, le philosophe*, dit le titre, et c'est bien cela qu'est Bopp, un romancier et un philosophe, en même temps qu'il est le plus charmant des hommes et le plus accueillant des confrères.

Léon Bopp est de la Chaux-de-Fonds; il y est né voici soixante ans tout juste, mais qui le croirait à voir ce visage jeune, rayonnant de vie et d'intelligence? Ses études le conduisirent à l'École normale de Paris. L'établissement de la rue d'Ulm fit de lui, selon la tradition, un érudit ouvert à tous les problèmes de l'esprit, un philosophe, un historien, un littérateur... (le vilain mot!). Sa thèse sur Amiel lui ouvrait les portes de l'enseignement universitaire.

Il ne s'y voua jamais. C'est qu'il chérissait avant tout la liberté et c'est dans la liberté qu'il édifia, qu'il continue d'édifier, une œuvre extrêmement variée, abondante, étonnante autant par sa diversité que par ses qualités intrinsèques. Fixé à Genève depuis son retour de Paris, Bopp s'est consacré à de vastes recherches d'histoire en même temps qu'il créait une œuvre romanesque de grande envergure: *Les Liaisons du Monde*. Il y a quelques jours encore, il faisait paraître *Deux Comédies* d'une veine qui ne peut être qu'à lui.

Dans tout ce qu'écrit Bopp, on retrouve originalité, puissance, vaste culture. Ce spécialiste d'Amiel, dont il assume la publication de l'œuvre complète, a consacré un énorme volume à la *Bovary* de Flaubert, en même temps qu'il publiait un ouvrage sur Napoléon, un autre sur Hitler. Mais il est l'auteur d'une *Philosophie du fédéralisme* et d'une *Philosophie de l'Art* dont on a dit en France qu'elle allait modifier bien des points de vue, en histoire littéraire. Et que dire de sa *Vie de Jésus* ou de son *Esquisse d'un traité du roman* sinon que voilà une œuvre d'une extraordinaire ampleur qui n'a certainement pas en Suisse l'audience qu'elle mérite.

Cela n'altère en rien la belle et bonne humeur de Léon Bopp ni ne l'empêche de travailler d'arrache-pied à quelque nouvelle œuvre dont il nous réserve la surprise. Il sait bien que certaines altitudes ne conviennent pas à tout le monde. La foule ne se presse pas sur les sommets. Et quelques grands esprits, dont un Albert Thibaudet, ont rendu hommage à son génie. La thèse de M. Colin Duckworth ne fait que prouver une fois de plus que nos prophètes, ce sont les étrangers qui les découvrent.

... La nuit est tombée sur le beau paysage ensoleillé, une nuit froide et craquante; au velours rayé d'étoiles. L'hiver règne dans sa splendeur parfaite, l'hiver propice au songe et à «l'art serein». Mallarmé nous rappelle que l'un de ses disciples, Pierre-Louis Matthey, reçut, voici peu, le premier *Grand Prix Ramuz*. Une grande distinction à un très noble poète.

Maurice Zermatten